

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

THS DUFOUR,
Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 27 AVRIL 1895

BI VS SEMI

Faut-il, pour désigner une publication qui paraît deux fois la semaine, dire *bi-hebdomadaire* ou *semi-hebdomadaire* ?

Telle fut la question qui surgit un jour aux bureaux de L'OISEAU-MOUCHE, question brûlante sans en avoir l'air, et qui amena une lutte presque sanglante, tant il est vrai que souvent les guerres les plus désastreuses naissent d'incidents insignifiants.

Cette fois la question ne fut pas plutôt lancée que deux camps se formèrent : les *Bi* d'un côté, les *Semi* de l'autre, respectivement rangés en bataille, terribles et menaçants.

L'instant d'après, la mêlée était générale. Les *Semi*, armés de pièces de gros calibre : de fiers "Littré," d'énormes "Guérin," de vieux in-folio, etc., portèrent d'abord la terreur dans les rangs des *Bi* ; mais ceux-ci se rallièrent promptement, et, pourvus d'armes légères : de publications *bi-hebdomadaires*, de revues *bimensuelles*, voire même de journaux *semiquotidiens* (tous le deux jours oh ! la ! la !), ils firent contre les *Semi* des sorties meurtrières. L'acharnement était indescriptible, et les deux armées paraissaient résolues à s'entr'exterminer plutôt que de céder d'un cheveu.

Heureusement, l'OISEAU-MOUCHE intervint, demanda une suspension d'armes et proposa de soumettre le différend à un arbitrage. C'est ce qu'il fit dans son article intitulé : *Que faire ?* dont nos lecteurs se souviennent, et auquel la *Vérité* a bien voulu donner la réponse suivante :

"PETITE QUESTION DE LANGUE"

"L'Oiseau-Mouche veut bien nous demander notre avis sur la question de savoir "s'il faut résister au courant ou le suivre" dans l'affaire de *bi-hebdomadaire* employé, à tort, dans le sens de "deux fois la semaine."

"Notre avis est qu'il faut, dans cette circonstance, suivre le courant. Nous le disons d'autant plus volontiers que c'est à un conseil qu'on ne nous reprochera pas de prodiguer.

"Sans aucun doute, si l'on ne tient compte que de l'étymologie, *bihebdomadaire* voudrait dire, non pas "deux fois la semaine," mais bien "toutes les deux semaines." L'usage, toutefois, veut le contraire, et, après tout, c'est l'usage et non la logique qui fait la langue.

"*Semihebdomadaire* qui, étymologiquement, est l'expression propre, serait-il compris ?

"De même, *semiquotidien*, étymologiquement, veut dire deux fois par jour ; cependant, tout le monde, on peut le dire, comprend par là "tous les deux jours" ; tandis que *biquotidien*, qui serait le terme propre pour désigner un journal paraissant tous les deux jours, n'éveillerait dans l'esprit du public qu'une idée vague ; ou plutôt, quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent s'imagineraient qu'il s'agit d'un journal à deux éditions par jour.

"Nous croyons donc qu'on peut, sans inconvénient, suivre l'usage et dire *bihebdomadaire*, au lieu de *semihebdomadaire*, pour désigner un journal paraissant deux fois la semaine, et *semiquotidien* au lieu de *biquotidien*, pour désigner celui qui paraît tous les deux jours, ou plutôt trois fois la semaine. Car un journal *semiquotidien*, selon l'usage, n'est réellement pas un journal *biquotidien*, selon l'étymologie."

Comme l'arbitrage a été accepté de part et d'autre, il faut bien que tous se soumettent à sa décision. Cependant, nos lecteurs comprendront facilement que les *Semi* ne sont que demi-satisfaites. Ils ont quitté le champ de bataille en murmurant des paroles comme celles-ci, par exemple : Si Littré & Cie ne valent rien devant un usage que l'on reconnaît comme un abus, où allons-nous ? N'est-il pas mieux de combattre un mauvais usage et le corriger que de suivre le courant ? etc., etc.

Quant aux *Bi*, si évidemment favorisés de la victoire, nos lecteurs s'imaginèrent facilement quelle fut leur joie !

LIVIVS.

L'ECOLE NEUTRE

II

Il n'y a pas, avons-nous dit, d'écoles *neutres*, parce qu'il n'y a pas de milieu entre la vérité et l'erreur et qu'il faut que le maître enseigne l'une ou l'autre.

Il y a des écoles *sans Dieu*, où des instituteurs *laïques* enseignent théoriquement et pratiquement qu'on ne doit tenir compte ni de Dieu ni de sa loi ; il y a des écoles justement appelées des *chaires de peste*, où des éducateurs ignares ou pervers, mais malfai-

sants au même titre, apprennent à l'enfant, par l'exemple et par la parole, à secouer le joug de la morale chrétienne pour obéir aux préceptes moins austères de la morale indépendante ; il y a des écoles *publiques*, où l'Etat, sous prétexte de fusionner toutes les races, de mettre sur un pied d'égalité devant la loi l'Eglise et les sectes, inflige à la conscience des catholiques un système d'éducation qui répugne également à leur foi et à leur patriotisme. Mais des écoles vraiment neutres, dans le sens strict du mot, nous le répétons, il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais. On est pour ou contre le Christ, mais pas de milieu. *Qui non est mecum contra me est*. Par l'enseignement sans Dieu, on fait plus ou moins ouvertement la guerre à l'Eglise, voilà tout. Et les plus retors de nos ennemis ne peuvent s'empêcher de l'avouer.

Mais y eût-il des écoles strictement neutres, c'est-à-dire des écoles sans Dieu, où le Christ ne serait pas attaqué, son Eglise bafouée, ses dogmes et sa morale méprisés, je persiste à dire que ces écoles, loin de marquer un progrès, seraient une cause de décadence et de ruine morale.

Le grand tort des *neutralistes* est de vouloir séparer deux choses inséparables en pratique, quoique distinctes, l'instruction et l'éducation, ou plutôt, de croire que l'une supplée l'autre, comme si l'on ne pouvait pas être à la fois un savant, un érudit même, et un fort malhonnête homme. Toutes leurs idées sur la matière se résument dans cette formule : l'instruction sans l'éducation, ou l'éducation hors de l'école.

L'instruction, sans l'éducation, est une arme dangereuse mise entre les mains de gens qui ne savent qu'en abuser. Que d'hommes de talent, très versés dans les sciences, les lettres et les arts, faute d'une solide éducation, sont d'autant plus nuisibles à la société qu'ils ont plus de culture intellectuelle.

D'autre part, l'éducation hors de l'école est insuffisante, généralement. En effet, l'éducation n'est point une œuvre de moindre importance et de peu de temps ; c'est, au contraire, l'œuvre capitale de la première période de la vie, une œuvre de tous les jours, de tous les instants, de tous les milieux. Pour le plus grand nombre, cette œuvre, commencée au foyer de la famille, se termine à l'école primaire ; pour quelques-